

MENUET, DIAPHANA FILMS, TOPKAPI FILMS & VERSUS PRODUCTION PRÉSENTENT
EN COPRODUCTION AVEC VTM & RTBF



FESTIVAL DE CANNES
GRAND PRIX
2022

CLOSE

UN FILM DE
LUKAS DHONT

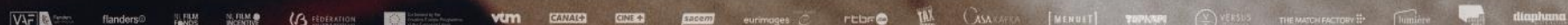
EDEN
DAMBRINE

GUSTAV
DE WAELE

ÉMILIE
DEQUENNE

LÉA
DRUCKER

EDEN DAMBRINE GUSTAV DE WAELE ÉMILIE DEQUENNE LÉA DRUCKER DANS "CLOSE" UN FILM DE LUKAS DHONT RÉVISÉ PAR LUKAS DHONT ANGELO TASSENS DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE FRANK VAN DEN EEDEN SBC-WSO MONTAGE ALAIN DESSAUVAGE DÉCORÉ EVE MARTIN COSTUMES MANU VERSCHUEREN
MUSIQUE ORIGINALE VALENTIN HADJADJ SON YANNA SOENTJENS SOUND DESIGNER VINCENT SINCERETTI ÉVALUATION LAURENS ORLI CO-PRODUCTEURS MICHEL SAINT-JEAN LAURETTE SCHILLINGS ARNOLD HESLENFELD FRANS VAN GESTEL JACQUES-HENRI BRONCKART PRODUCTEURS ASSOCIÉS ALBERTE CAUTOT RUDY VERZYCK MICHAEL WEBER
PRODUIT PAR MICHEL DHONT DIRK IMPEMS RÉALISÉ PAR LUKAS DHONT AVEC LE SOUTIEN DE THE FLANDERS AUDIOVISUAL FUND (VAF) THE NETHERLANDS FILM FUND (NFF) THE NETHERLANDS FILMPRODUCTION INCENTIVE FILM AND AUDIOVISUAL CENTER OF WALLONIA BRUSSELS FEDERATION CANAL+ CINE+ SAGEM EURIMAGES
THE TAX SHELTER MEASURE OF THE BELGIAN FEDERAL GOVERNMENT CASA KAFKA PICTURES VENTES INTERNATIONALES THE MATCH FACTORY DISTRIBUTION BENELUX LUMIÈRE DISTRIBUTION FRANCE DIAPHANA DISTRIBUTION SCÉNARIO DÉVELOPPÉ AVEC L'AIDE DE LE GROUPE OUEST



CINÉMA

Vous ne les oublierez jamais

Dans « Close » de Lukas Dhont, Grand Prix à Cannes, Eden Dambrine, 15 ans, crève l'écran.

RENAUD BARONIAN



IL VA VOUS FAIRE PLEURER.

À chaudes, longues et irrépressibles larmes. Eden Dambrine, jeune comédien de 15 ans (13 au moment du tournage), est renversant pour son tout premier rôle au cinéma, dans « Close », du Belge Lukas Dhont. Le cinéaste, qui nous avait déjà chamboulés en 2018 avec « Girl », vainqueur de la Caméra d'or à Cannes, était en mai en compétition avec ce second film qui a raflé le Grand Prix et manqué de peu la Palme d'or.

« Close » conte une histoire d'amitié très forte entre deux gosses, Léo et Rémi. Ils sont lycéens, leurs parents sont amis, ils font tout ensemble, inséparables. Mais un jour, Léo va devoir composer avec l'absence brutale de Rémi. Comment vivre, respirer, s'amuser, profiter de la vie quand celui avec qui il partageait autant n'est plus dans le tableau ? C'est tout le sujet du film, qui suit Léo en plan serré, dans ses moments d'intense solitude, hanté par la culpabilité et ses rapports avec ses parents et ceux de Rémi.

Abordé dans le train par le réalisateur

Eden Dambrine aurait pu ne jamais participer à cette aventure. Français, il vit près de la frontière belge, et pratique la danse classique depuis ses 10 ans. À haut niveau puisqu'il suit un cursus sport-études à Anvers et qu'il doit prendre le train chaque semaine entre Courtrai et la ville de Belgique flamande où il est pensionnaire. Il y a trois ans, il effectuait l'un de ses voyages hebdomadaires lorsque Lukas Dhont est monté dans le train. « J'étais avec des copains, heureux de rentrer chez moi et de revoir mes parents... Un homme vient alors s'asseoir à côté de moi, j'étais méfiant, j'ai trop regardé de séries où ce

genre de situations peut mal tourner (rires). Puis, il s'est mis à me parler, ça m'a inquiété au début, mais il s'est présenté et j'ai vu qu'il était sympathique. J'ai tout de même demandé discrètement à mes amis de vérifier sur leur smartphone qu'il était bien qui il disait ! Il m'a ensuite proposé de jouer plus tard dans son film. J'ai tout de suite dit oui. »

À ce moment-là, Lukas Dhont est en train d'écrire les premières pages du scénario de « Close », et il va poursuivre avec le visage et les expressions d'Eden en tête. Pourtant, rien n'est encore décidé. Le préadolescent, lui, très excité, appelle sa mère depuis le train : « Elle m'a dit Sors de là ! À la maison, elle aussi a vérifié qui il était, ça l'a rassurée, elle a accepté que je passe le casting. » Car le cinéaste, s'il pense beaucoup à Eden pour le rôle de Léo, souhaite organiser des auditions classiques, ce qui lui permettra aussi de dénicher le comédien qui va jouer Rémi.

« Lukas nous a dit d'oublier les dialogues »

« Tout est fou dans cette histoire, sourit-il. Par exemple, lors des essais, il y avait une vingtaine de garçons, mais celui avec qui j'ai eu le plus d'affinités, c'était Gustav De Waele (retenu pour jouer Rémi). On est toujours amis aujourd'hui... »

Pourquoi le réalisateur a-t-il abordé Eden dans ce train ? « Il m'a expliqué que la manière dont je m'exprimais l'avait marqué, se souvient le jeune acteur. » La suite est à l'avenant : en partie à cause de la pandémie, le tournage sera retardé. « On ne savait pas ce qui allait se passer, on s'envoyait des messages avec Gustav... Finalement, j'avais 13 ans quand on a commencé. J'ai découvert plein de choses sur la technique et j'ai adoré l'ambiance. Mais ça a été difficile de quitter tous ces gens,

c'était devenu comme une famille. » Comment, lui qui n'avait jamais joué, parvient-il à un tel niveau d'émotion ? Modestement, il en attribue les mérites à son réalisateur et aux actrices Léa Drucker et Émilie Dequenne, qui campent les mères de Rémi et de Léo. « Les dialogues étaient très écrits mais, dès le début, Lukas nous a dit de tout oublier pour qu'on soit naturels à l'écran. Ça m'a beaucoup aidé. Rapidement, avec ses indications, j'ai été dans la peau de Léo, et c'est ainsi que les émotions sont venues. Je dois aussi beaucoup à Léa et Émilie, qui m'ont donné de nombreux conseils. »

Quelques mois plus tard, Eden a enfin vu le film en Belgique (« j'ai pleuré six fois »), puis il a vécu l'expérience du Festival de Cannes (« un tourbillon »), avec les seize minutes d'ovation en fin de projection officielle, en présence de ses parents. Et enfin le Grand Prix, le jour du palmarès : « On était tous si heureux ! »

Il lui reste à envisager son avenir, dans la danse, qu'il pratique toujours... ou au cinéma : « Je suis entre les deux désormais. J'aimerais avant tout terminer mes études. Ça me dérangerait de ne plus faire de cinéma. J'ai des messages de réalisateurs, j'attends. »

■ « Close », drame belge de Lukas Dhont, avec Eden Dambrine, Gustav De Waele, Émilie Dequenne, Léa Drucker... 1 h 45.



Gustav De Waele (Rémi, à g.) et Eden Dambrine (Léo, à dr.) dans « Close », une histoire d'amitié très forte entre deux enfants. En salles ce mardi.

Le Journal du Dimanche

CLOSE ★★★

De Lukas Dhont, avec Eden Dambrine, Gustav De Waele. 1 h 45. Sortie mardi.

Léo et Rémi sont les meilleurs amis du monde et passent tout leur temps ensemble. Au point que certains camarades de classe les croient en couple. Un événement tragique les sépare bientôt. Chronique adolescente virant au mélodrame, ce deuxième film bouleversant signé Lukas Dhont confirme son talent d'explorateur de l'intime. Rehaussée par une magnifique photo, la mise en scène fluide et élégante dévoile ce qui est tu avec une pudeur et une délicatesse que n'altèrent pas ses embardées émotionnelles. Sa réussite, le récit la doit aussi à ses jeunes interprètes, parfaitement dirigés, qu'accompagnent les talentueuses Émilie Dequenue et Léa Drucker. Il y a des claques semblables à des caresses. *Close* en est une. ● BAPT.

L'EXPLORATEUR DE L'INTIME

COUP DE CŒUR Après « Girl », Lukas Dhont s'intéresse à l'amitié fusionnelle entre deux adolescents

Lukas Dhont aime le Festival de Cannes et le Festival de Cannes le lui rend bien. Lauréat de la Caméra d'or (dévolue aux premiers films) en 2018 pour *Girl*, portrait d'une jeune danseuse transgenre, le réalisateur flamand s'est vu décerner cette année le Grand Prix pour *Close*, partagé avec *Stars at noon*, de Claire Denis. Il y explore un nouveau fois le versant intime de l'adolescence à travers l'amitié fusionnelle de deux garçons de 13 ans.

Malgré des thèmes similaires, il le concède, ce passage au deuxième long métrage ne s'est pas fait sans peine : « J'ai porté *Girl* en moi pendant neuf ans, puis je l'ai accompagné un peu partout dans le monde pendant un an et demi, notamment aux États-Unis, le film étant choisi par la Belgique pour la représenter aux Oscars. Se retrouver devant une page blanche a été un choc. »

Prendre le contre-pied de la brutalité

Le déclic est venu du livre *Deep Secrets*, de la sociologue américaine Niobe Way, qui, cinq années durant, a suivi une centaine de garçons afin de constater l'évolution des relations masculines. « À 13 ans, ils parlent de leurs amitiés comme des histoires d'amour, alors qu'à 18 ils n'osent plus les évoquer avec tendresse. » Son scénario était encore en germe quand nous l'avions rencontré il y a deux ans. C'était dans le Finistère, au Groupe Ouest, une résidence d'auteurs d'un genre particulier dont les principes reposent sur l'oralité et le collectif.

Parmi les treize scénaristes sélectionnés, il était le seul à avoir réalisé un film. Sa première expérience fructueuse sur la Croisette n'avait pas fait de lui un cuistre. Il prenait soin des autres et dégageait la même douceur que celle irriguant son cinéma, bienveillance certes liée à sa personnalité mais qui peut aussi s'envisager comme une réponse à la violence du monde. « Elle s'observe partout, dans l'atti-

tude, sur les réseaux sociaux, qu'on soit homme ou femme, de droite ou de gauche, développe-t-il. C'est important pour moi de prendre le contre-pied de cette brutalité, même si assumer sa vulnérabilité n'est pas quelque chose de courant, d'autant que nous vivons dans une société qui compartimente les gens. »

Ne plus jouer à être quelqu'un d'autre

Le réalisateur belge en sait quelque chose : si l'homosexualité n'en est pas le sujet, son beau récit sur la tendresse masculine puise dans ses anciens états d'âme de jeune garçon gay aux prises avec son identité. Comme les deux personnages principaux de *Close*, Dhont a grandi à la campagne. Son père voulait qu'il soit boy-scout ; lui se rêvait danseur. Triste ironie de son histoire, sa passion l'a brutalement amené à se conformer à l'image que la société imposait.

Il avait 12 ans et présentait dans le cadre d'un spectacle une chorégraphie sur *Fighter*, de Christina Aguilera. L'élégance féminine de sa prestation avait suscité la gêne et les moqueries. « Pour moi, ça a été le début de la honte, raconte-t-il. Et le début de ma vie de comédien. J'ai commencé à surjouer la virilité. J'étais dans la performance, la compétitivité, tout ce qu'on attend d'un garçon. Quelque part, observer les autres pour essayer de les copier m'a aidé à devenir réalisateur. »

Sa passion pour le cinéma s'est d'ailleurs révélée à cette époque, sous l'impulsion de sa mère, qui lui a offert une caméra pour son anniversaire. Chaque jour, il la mettait en scène dans leur cuisine. La plupart de ses premières tentatives étaient des films d'horreur – la figure du monstre ne lui était guère étrangère. Jusqu'à la découverte à 18 ans de l'histoire de Nora, la jeune danseuse trans ayant inspiré l'héroïne de *Girl*. « Je voyais quelqu'un qui faisait ce que j'étais incapable de faire : être soi-même malgré le regard des autres. Son courage m'a aidé. Et travailler sur *Close* m'a permis d'arrêter de jouer à être quelqu'un d'autre. » Son prochain long métrage se situera à une autre époque, dans les années 1940. Nul doute, pourtant, qu'il sera encore personnel. ●

BAPTISTE THION



Le réalisateur Lukas Dhont (lunettes noires) avec Gustav De Waele (à gauche) et Eden Dambrine.

RODOLPHE ESCHER/DIVERGENCE POUR LE JDD

Le Monde

Festival de Cannes

De l'amitié élective à la rupture adolescente qui ronge le cœur

Après « Girl », Caméra d'or en 2018, Lukas Dhont poursuit son exploration de la fin de l'enfance comme processus de transformation

CLOSE

SÉLECTION OFFICIELLE

En compétition

Où découvre le Belge Lukas Dhont en 2018 au Festival de Cannes, où *Girl*, son premier long-métrage, est sélectionné dans la section Un certain regard. L'histoire d'un jeune garçon qui veut changer de sexe et devenir danseur étoile, longue épreuve qu'il va gravir avec le concours attentif et aimant de son père. Dix jours plus tard, le film repart avec la Caméra d'or (meilleur premier long-métrage) et fait connaître son jeune réalisateur dans le monde entier.

Celui-ci revient aujourd'hui, à 31 ans, en compétition officielle, en creusant son sillon : l'adolescence comme processus de transformation et de vacillement, l'intériorité comme un continent lyrique à explorer et à magnifier, l'attention extrême portée aux gestes et à la trivialité, la solitude émotive et romantique du désir. Sur le plan formel, il faudrait pouvoir imaginer la rencontre entre les frères Dardenne et de Xavier Dolan.

Il s'agit ici d'une histoire d'amitié. Rémi (Gustav De Waele) et Léo (Eden Dambrine), adolescents qui entrent dans le secondaire, forment un duo amical électif, pour ne pas dire fusionnel. Ils semblent tout faire ensemble. Les jeux, les luttes, les divertissements, les nuits passées ensemble, et jusqu'au lycée, qu'ils intègrent dans la même classe. Les mères de l'un et de l'autre les considèrent quasiment comme leurs deux fils.

Dans la ruée trépidante de la vie scolaire, dans le chaos et les vociférations des cours de récréation, leur complicité, leur prévenance, leur tendresse l'un pour l'autre attirent l'attention de leurs condisciples. Des filles les soupçonnent d'être un vrai couple.

Prise de conscience

Il semblerait que cette simple remarque – posée pourtant sans agressivité – inaugure, chez Léo, une prise de conscience de ce qui, jusqu'alors, était vécu dans l'innocence sensuelle, vitaliste, d'une enfance prolongée. Les deux amis ont, de toute évidence, un rapport très différent à l'extériorité, au regard qu'on peut porter sur eux. Un corps-à-corps plus agressif que d'habitude, un geste de rejet rageur, les signes visibles d'une amitié qui se noue entre Léo et un autre élève, une froideur passagère de Léo envers son ami, il n'en faudra pas plus pour ravager Rémi, garçon hypersensible qui va vivre la situation sur un mode de plus en plus tragique. Le film, ainsi, basculera inexorablement vers une épreuve de la séparation, de la culpabilité et du remords.

Laissé seul à sa peine et à sa soudaine solitude, Léo poursuit sa vie en fantôme de lui-même. Les nouvelles amitiés, la rude et virile école du hockey sur glace, les travaux et les jours en compagnie de ses parents horticulteurs, rien de tout cela ne semble pouvoir combler le manque. Il lui faudra affronter la mère de Rémi (Emilie Dequenne), qui fut comme sa se-

conde maman, pour pouvoir, enfin, lui avouer, et s'avouer à lui-même, que grandir dans la réalité de ce monde, c'est sans doute accepter de perdre l'amour qui nous a constitué pour l'affronter.

Il est d'ailleurs intéressant de rappeler qu'Emilie Dequenne fut l'héroïne iconique de *Rosetta*, réalisé en 1999 par les frères Dardenne et devenu l'œuvre la plus symbolique de leur esthétique, qui se propagea comme un feu de poudre dans le cinéma réaliste et social des années 2000. *Close* lui doit beaucoup, notamment à travers l'aimantation de la caméra par le jeune héros, Léo. Collée à lui, à sa chair, à ses regards, à ses hésitations et ses colères, partant, à sa conscience, et laissant le monde autour passablement tronqué, fragmentaire, hors champ.

Procédé désormais éprouvé, pour ne pas dire usé jusqu'à la corde, mais qui n'en retrouve pas moins ici sa justification esthétique et morale. *Close*, à cet égard, annonce, avec son double sens, la couleur dès son titre. Proche et fermé à la fois. A l'unisson de l'extraordinaire sensualité du monde et retranché de lui. Un chemin de fleurs roses et rouges sous les pieds, un champ doré sous le ciel bleu, le vent qui vous soulève, et puis la coupe amère de la rupture qui vous ronge le cœur, de l'irréversible qui vous laisse éperdu, honteux, laminé, dans l'attente, peut-être, d'un nouveau lendemain. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film belge de Lukas Dhont. Avec Eden Dambrine, Gustav De Waele, Emilie Dequenne, Léa Drucker (1 h 45). Sortie en salle prochainement.

L'amitié de deux garçons à la vie à la mort

Grand prix au dernier Festival de Cannes, « Close », du cinéaste belge Lukas Dhont, est l'histoire d'un apprentissage. Bouleversant



Sophie Avon
s.avon@sudouest.fr

Is s'appellent Léo et Rémi, ils ont 13 ans, et se connaissent depuis qu'ils sont petits. Soudés, fraternels, amis à la vie à la mort, liés comme on peut l'être à cet âge. Sans arrière-pensée, sans trouble et de toute son âme. Ensemble, ils sont passés d'une classe à l'autre. Ils ont pris l'habitude de se retrouver à la fin des cours pour dormir chez l'un ou chez l'autre. Rêvant à leur vie future, fantasmant sur une célébrité partagée, se projetant dans un avenir qu'ils n'imaginent pas séparément. Les mêmes choses les font rire à gorge déployée, et quand ils prennent leur vélo pour aller à l'école, ils font la course à travers ces champs de fleurs que les parents de Léo cultivent.

Et puis, un jour, le collège les éloigne. Sans conséquence d'abord, parce que Léo, ce matin-là, n'a pas attendu Rémi. Mais cette distance soudaine a agi à la manière d'un cataclysme. Rémi a l'impression de sortir de la vie de son meilleur copain et ne le supporte pas. À une récréation, on leur a posé la question : « Est-ce que vous êtes ensemble ? » Et Léo a répondu vivement : « Non, on n'est pas en couple » - mais cette façon de les interroger l'a fait rougir. Car tout se joue ici à l'aube d'une adolescence tourmentée par l'éclosion de la sexualité en même temps que le regard des autres ramène les relations à ce qu'elles ont de plus trivial.

Le grand talent de Lukas Dhont, découvert il y a qua-



Rémi (Gustav De Waele) le brun, et Léo (Eden Dambrine), le blond, 13 ans, des amis intimes comme on peut l'être à cet âge.

MENJET/GRAPHIS FILMS/TOPIKAP FILMS/VERSUS PRODUCTIONS

tre ans avec « Girl », est de recueillir les émois de ses personnages sans jamais surligner quoi que ce soit. Léo et Rémi sont des gosses qui se métamorphosent à leur insu, et le cinéaste montre le cocon de l'enfance semblable à un Eden radieux, intime, où le désir, du jour au lendemain, tisse une toile inattendue. Une bataille d'oreillers a vite fait de se transformer en hostilité.

L'ange blond au regard clair

Ces dissensions demeurent souterraines. Il n'y a qu'eux pour savoir, et encore, sont-ils bien sûrs de ce qui leur arrive ? Les parents, des deux côtés, n'ont aucune raison de s'alarmer, même quand Rémi, un soir, à la table du dîner, a les larmes aux yeux. Sa mère, Sophie (Emilie Dequenue), a beau interroger son fils, elle n'en tire rien. La mère de Léo, elle (Léa Drucker), est à des lieues de comprendre ce qui se

noue. Elle ne s'étonne pas qu'un soir, pour une fois, Rémi ne dorme pas chez elle, avec Léo.

Quand le drame se produit, il est trop tard bien sûr. Qu'importent les explications. Le pacte de l'enfance a été rompu, et le cœur se brise, voilà tout. Lukas Dhont se garde d'analyser les choses. Pas de psychologie dans

Pas de psychologie dans cette tragédie lumineuse où le paysage, le ciel, et l'explosion des fleurs incitent à la félicité

cette tragédie lumineuse où le paysage, le ciel, et l'explosion des fleurs incitent à la félicité. Caméra à juste distance des visages, prompte à saisir la vitalité de ces jeunes gens, le réalisateur

belge s'interdit tout pathos. En revanche, il ne quitte plus son jeune héros, suit Léo, l'ange blond au regard clair, dont l'apprentissage est le plus terrible qui puisse être. Léo, dont la culpabilité l'ensevelit au point qu'il est incapable d'exprimer ce qu'il ressent quand la mère de Rémi vient le voir. Son grand frère, seul, apaise cet indicible chagrin quand au crépuscule, il se glisse dans le lit de son aîné pour se sentir moins seul.

Ce désespoir non dit

Si le film est aussi déchirant, c'est parce que Lukas Dhont ne cède à aucune facilité, qu'il reste obstinément du côté de la lumière et du silence. Léo tâche de se rapprocher de Sophie, de lui parler, de lui dire quelque chose, les mots se bloquent dans sa gorge. « Close » est aussi une œuvre sur cette impossibilité de nommer le désespoir. Plutôt le taire et le refouler en pensant le

maîtriser. Or il surgit au moment où l'on s'y attend le moins. On peut avoir 13 ans, être aussi stoïque que Léo, et comprendre que le corps, en premier, se venge de l'absence de celui qu'on aimait.

Léo a fait ses premiers pas dans le monde des adultes. Monde de conventions où le simple bonheur de se regarder avec innocence n'existe plus. Ce temps-là est révolu. Avancé doucement, avec une infinie délicatesse, le récit épouse l'émotion de l'adolescent qui, à mesure que les semaines passent, que l'année se déroule et que le manque le cisaille, prend conscience de ce qu'il a traversé et combien il a été atteint. L'été est revenu. Mais rien ne sera plus jamais comme avant.

« Close », de Lukas Dhont. Avec Eden Dambrine, Gustav De Waele, Emilie Dequenue, Léa Drucker, Marc Weiss, Kevin Janssens, Igor Van Dessel. Durée : 1h 45. En salle mardi.

cinéma

L'histoire d'une amitié fracassée

Après le triomphe de « Girl », le cinéaste gantois Lukas Dhont signe un autre chef-d'œuvre couronné à Cannes. « Close » parle d'abandon forcé de l'innocence à cause du regard de la société sur une belle amitié.

Lorsqu'elles s'unissent au talent, la sincérité et l'intelligence du cœur peuvent faire naître des miracles et, à seulement 31 ans, Lukas Dhont vient d'en créer un pour la deuxième fois. En 2018 déjà, son histoire d'une jeune danseuse trans avait chamboulé la planète cinéma. Le pudique *Girl* avait reçu la Caméra d'or à Cannes, le César du meilleur film étranger et une pluie de distinctions de par le monde. Son deuxième film, *Close*, arrive mardi 1^{er} novembre sur les écrans, auréolé du prestigieux Grand Prix du Festival de Cannes. Le jeune cinéaste gantois y met une pudeur infinie à aborder le passage de l'enfance à l'adolescence, la perte de l'innocence, ce que le regard des autres peut avoir d'oxydant sur la pureté d'une amitié.

Sentiments profonds et silences éloquentes

Le blond Léo (Eden Dambrine) et le brun Rémi (Gustav De Waele) ont grandi ensemble dans la campagne belge. Léo invente des histoires merveilleuses, apaise, Rémi, haut-boïste doué, n'est qu'admiration pour son copain qui est aussi une sorte de second fils pour sa mère Sophie (Émilie Dequenne). Celle de Léo est incarnée, quant à elle, par Léa Drucker. Lorsque, ensemble, ils intègrent le collège, leur tendresse mutuelle suscite des questions. Si Rémi laisse dire, Léo est atteint et prend plus de distance avant d'intégrer l'équipe de hockey sur glace, sport où est mise en scène la survivilité. Au comble du désarroi, Rémi aura une réaction extrême. Si Lukas Dhont nous saisit au cœur grâce à des images sublimes, s'il parvient à faire sourdre des sentiments complexes et profonds de simples regards et si, au final, ses silences sont parfois les plus éloquentes, c'est qu'il est d'abord et avant tout servi par des interprètes d'une justesse inouïe. Ce n'est pas une surprise venant de Léa Drucker et Émilie Dequenne, mais en ce qui concerne Eden et Gustav, qui avaient respectivement 13 et 14 ans au moment du tournage, cela tient du miracle. C'est pendant un déjeuner dans un restaurant parisien, que Lukas et ses deux jeunes acteurs ont répondu à nos questions.

Comment a germé en vous le sujet de « Close » ?



Sophie (Émilie Dequenne), maman du brun Rémi (Gustav De Waele), considère Léo (Eden Dambrine) comme son deuxième fils. Les deux garçons vont nouer de profonds liens d'amitié. (Photo Menuet, Diaphana Films, Topkapi Films, Versus Production)

Lukas Dhont : « Je cherche toujours à aborder un sujet qui m'est primordial, le cinéma est une quête de libération pour moi. Je peux y exprimer ce que je ne pouvais dire quand j'avais l'âge de mes acteurs. J'avais très envie de parler d'amitié, mais j'ai une relation très complexe avec ce sentiment parce qu'à l'adolescence j'ai placé une distance avec mes amis masculins en comprenant très tôt qu'une certaine intimité, sensualité avec les autres garçons était vite sexualisée. « J'ai ensuite lu *Deep Secrets*, le livre de Niobe Way, professeure de psychologie à l'université de New York. Elle a suivi 150 garçons entre 13 et 18 ans. À 13 ans, ils emploient facilement le mot amour pour parler de leurs amis. Après, ils expriment ça très différemment et ne montrent plus aucune tendresse. J'ai alors pensé que c'était un sujet universel : la masculinité dans notre société. »

L'amitié amoureuse a été ressentie par tout un chacun, comment l'expliquez-vous ?

LD : « Il y a de la chimie. Entre mes deux acteurs, il y avait ça. Nous avons vu plein de jeunes garçons, mais ce qui était beau avec eux, c'était comme pour Montaigne et la Boétie : parce que c'était Eden, parce que c'était Gustav. Tu peux créer beaucoup de choses, mais la chimie tu ne peux pas. « Dans la vie, on peut se retrouver en présence de quelqu'un dont on ressent davantage les phéromones, c'est inexplicable, c'est physique. »

Où les avez-vous trouvés ?

LD : « J'ai rencontré Eden dans

un train. J'étais en train d'écouter de la musique et j'ai regardé à côté de moi. Là, j'ai vu un garçon très angélique en train de parler avec passion à ses copines. Je me suis dit qu'il était très expressif, qu'il avait des yeux immenses et il m'intriguait.

« Je lui ai demandé s'il voulait passer un casting et le même jour on a invité Gustav qui prenait des cours et jouait dans une compagnie théâtrale. Ça a fonctionné immédiatement entre eux, il y a eu une symbiose et puis ils travaillaient ensemble, se disant « toi tu vas faire ça et je réagirai comme ça ». »

Les garçons, comment s'est passé votre travail avec Lukas ?

Gustav : « Il nous a donné le scénario pour que nous le lisions une fois et il nous l'a repris en nous demandant de l'oublier. Sur le tournage, il nous guidait vers ce qu'il voulait exactement. »

Eden : « Ça m'a facilité les choses de ne pas avoir le texte avant, ça m'a évité le stress de ne pas dire les bonnes phrases, c'est vraiment notre histoire à nous et celle de Lukas. »

Ressentiez-vous une appréhension quand vous donniez la réplique à Léa Drucker ou Émilie Dequenne ?

Eden : « Pas forcément. Quand on joue avec de telles actrices c'est très enthousiasmant et elles étaient exactement les mêmes pendant les prises ou en dehors : joyeuses, vivantes, cordiales et elles donnaient beaucoup de conseils. »

Gustav : « En plus, Lukas avait organisé des moments ensemble avant, on a fait du bateau à

Gand par exemple. On a eu le temps de faire connaissance et de construire une bonne relation. »

Il y a des choses très délicates dans le film comme lorsqu'Émilie Dequenne regarde dans le vide pendant le deuxième concert et que son regard est plein de son fils. Comment parvient-on à cette perfection ?

LD : « Beaucoup de choses se passent dans le non-dit dans ce film, dans le langage corporel ou les regards, comme celui incroyablement intense dont vous parlez. »

« Ça, je crois que ça vient de mon goût passé de danseur. J'écris comme un chorégraphe : des mouvements, des intentions, des sons et des visuels et pas vraiment des dialogues. »

« Pour cette scène, Émilie et moi avons beaucoup évoqué le mot implosion. Sophie, son personnage, n'est pas quelqu'un qui explose de douleur, mais implose. Elle devait exprimer ça par le regard et elle est si intense qu'elle y est parvenue. Nous avons fait seulement deux prises de ce plan. »

Est-ce que la danse reste un deuil pour vous ou est-ce que le cinéma évite la douleur ?

LD : « Le cinéma était mon plan B, il est devenu mon plan A. Ce rêve de danseur que je n'ai pas eu le courage de poursuivre, ça reste une blessure. Mais je me rends compte que, dans le cinéma, je reste proche de cet art. »

« Je travaille avec des danseurs, des chorégraphes comme Sidi Larbi Cherkaoui, Jan Martens, je filme des corps en

mouvement et je me sens toujours très lié au danseur qui est en moi... Et puis je danse beaucoup quand je fais la fête. »

Est-ce difficile d'avoir un personnage qui cache ce qu'il ressent et, pour Gustav, est-ce difficile de quitter l'histoire à un moment donné ?

Eden : « Le moment où Léo craque était compliqué à jouer. J'ai alors pensé à tous les fardeaux qu'il devait porter et je me suis tout de suite effondré. On a tourné ça très vite. Mais c'est une grosse pression pour un enfant de 13 ans. »

Gustav : « Pour moi c'est bizarre mais je n'ai jamais eu l'impression de ne plus être dans le film, quand j'assistais au travail d'Eden, j'étais présent et puis ce n'est pas tourné dans la continuité. »

« Rémi ressent une amitié gigantesque pour Léo, c'est un peu comme un frère et il l'admire beaucoup. C'est quelqu'un qui fait partie de sa vie et il ne veut pas le perdre. C'est une sorte d'amour. »

Lukas, que vous apporte le Grand Prix du Festival de Cannes ?

LD : « Une énorme validation, la reconnaissance de mon travail et de la visibilité pour le film. *Close* est sur la tendresse : c'est l'inverse de la compétition. Mais ce prix fait que davantage de monde le verra. Cette catharsis collective est importante. »

Propos recueillis
par Jacques Brinaire

« Close » - 1h45 - mardi
1^{er} novembre

PREMIERE

1^{er} NOVEMBRE | ★★★★★

CLOSE

Le réalisateur de *Girl* a de nouveau conquis la Croisette avec cette histoire d'amitié brisée qui lui a valu un Grand Prix du jury mérité.

Le nouveau golden-boy cannois s'appelle Lukas Dhont. Après sa Caméra d'or pour *Girl* en 2018, le jeune Belge a reçu cette année le Grand Prix du jury pour *Close*, auquel nombre de festivaliers auraient volontiers décerné la Palme du cœur, même si cette émotion-là a par ailleurs laissé de marbre certains critiques de *Première*. Pourtant, Dhont prouve une fois encore son aisance sur le terrain du mélo pudique, conscient que la force émotionnelle de l'épreuve vécue par ses personnages serait trahie par la moindre dérive larmoyante. Le cinéaste installe très vite le lien qui unit ses héros, deux mômes de 13 ans. Une amitié fusionnelle et très tactile qui, au moment d'entrer dans les heures tumultueuses de l'adolescence, leur vaut d'être pointés du doigt par quelques camarades. Les mots « pédale » ou « tapette » commencent à fuser en classe ou dans la cour de récréation et à créer une distance entre les deux amis. Léo s'éloigne et Rémi ne comprend pas, souffre, enrage, explose, avant de ne plus supporter l'idée même de vivre. *Close* devient alors un



Edén Dambrine (au centre)

film sur la culpabilité de celui qui reste et Dhont joue des ellipses pour ne jamais sombrer dans l'insoutenable, quitte parfois à retenir un peu trop artificiellement les chevaux. Comme il l'avait fait avec Victor Polster dans *Girl*, il révèle deux jeunes comédiens saisissants de justesse, Edén Dambrine et Gustav De Waele, aux côtés d'Émilie Dequenne, une fois encore impériale. ♦ TC

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Quand on a 17 ans* (2016), *Girl* (2018), *Mathias et Maxime* (2019)

Pays Belgique, France, Pays-Bas • De Lukas Dhont • Avec Edén Dambrine, Gustav De Waele, Émilie Dequenne... • Durée 1h45

Rolling Stone

En 2018, nous n'avions pas vraiment été clients du premier film de Lukas Dhont, *Girl*, qui malgré ses nombreuses qualités esthétiques, prenait son sujet pour un spectacle un poil voyeuriste, trop "à vil", le rendant problématique sous pleins d'aspects. Avec son deuxième long-métrage, *Close* (Grand Prix au dernier Festival de Cannes), le réalisateur se confirme un talent de... cinéaste. En resserrant le récit autour d'une amitié fusionnelle entre deux jeunes garçons, Léo et Rémi (impeccablement incarnés par Edén Dambrine et Gustav De Waele), Dhont nous plonge à l'aube de l'adolescence, au développement des sens, de la sexualité et du genre. Entre les quatre murs d'une école, règne la violence, parfois plus dévastatrice que celle des adultes,

puisqu'elle est sans fioriture, terriblement honnête et crue (on pense ici à *Un Monde*, sorti l'année dernière). Le réalisateur a cherché à explorer le thème de l'identité en conflit avec le regard des autres, la culpabilité que l'on a, enfant, à ne pas convenir aux mœurs, à l'ordre établi dans la cour de récréation. Du point de vue de la mise en scène, *Close* fait des merveilles, restant au plus près de ses deux protagonistes, plongés dans une lumière chaude, intime. Et puis il y a les deux mères, centrales - presque une réminiscence du cinéma de Dolan, mais doté d'un élan plus naturaliste - portées par Émilie Dequenne et Léa Drucker, bouleversantes. Sans tomber dans le pathos, ni la surenchère émotionnelle, *Close* est avant tout un vibrant hommage à la perte de l'autre, de l'amour et de soi. Un film universel. ©

FLEURS DU MAL

Après *Girl*, le belge Lukas Dhont nous prend de court avec ce drame bouleversant, où l'innocence se mêle à une réalité sans pitié, radicale.

Par SAMUEL REGNARD



Close

de Lukas Dhont

SORTIE
LE 1^{er} NOVEMBRE

★★★★

CULTURE & SAVOIRS

Avec *Close*, Lukas Dhont danse avec sa caméra



COMPÉTITION Ce deuxième long métrage du cinéaste belge, caméra d'or en 2018 avec *Girl*, est le récit tendu d'une amitié fusionnelle entre Léo et Rémi, deux préadolescents, qui vire au drame. Un véritable choc esthétique.

Envoyé spécial.

Close, de Lukas Dhont,
Belgique, 1h 45

Close signifie à la fois proche et fermé. Ce titre polysémique résonne comme l'affirmation au premier plan de l'intime. Il dévoile aussi une partie des injonctions contradictoires et des obstacles à surmonter pour imposer son identité. Avec *Girl*, le cinéaste belge Lukas Dhont a décroché la caméra d'or en 2018. *Close* l'impose comme un sérieux prétendant à la palme d'or. Car cette histoire d'amitié solaire entre deux garçons offre une leçon de cinéma. Des travellings somptueux, une composition des plans splendide, des changements de focale audacieux, une économie de mots salutaires assoient sa maîtrise filmique. Au ballet de *Girl*, il a substitué les courses effrénées dans les champs de fleurs, la rugosité du hockey sur glace et les bagarres de garçons à la lisière de l'adolescence. Avec un sens inouï de la chorégraphie. Enfant, Lukas Dhont s'est rêvé danseur, il l'est devenu caméra en main.

Il serait néanmoins erroné de le réduire à un talentueux formalisme. Son cinéma est aussi lourd de sens. Tout comme l'autre

grand film d'amitié enfantine de la compétition, *Armageddon Time*. Comme James Gray, Lukas Dhont regarde la fin d'un monde ouvrir une nouvelle ère. Mais là où le cinéaste états-unien donne à voir une difficulté à être ensemble, Dhont travaille sur la proximité fusionnelle des personnages. En effet, Léo (Eden Dambrine) et Rémi (Gustav De Waele) sont amis à la vie à la mort. L'insouciance des deux inséparables s'étiole avec les premières interrogations sur la nature de leur relation. Léo prend une infime distance. Rémi ne la supporte pas. Survient alors un drame.

Si le récit laisse peu de place à la surprise, c'est qu'il apparaît comme une évidence. Avec son coscénariste, Angelo Tijssens, le cinéaste a su trouver le ton et dessiner les enjeux narratifs les plus justes dans ce film incandescent. Dans un écrin queer discret, Dhont délivre une œuvre délicate et émouvante. Un des grands chocs esthétiques de la compétition.

MICHAËL MELINARD

TECHNIKART

SELECTOR — CINÉMA

LA CRISE DE LARMES DU MOIS

FIN DE L'INNOCENCE ET PARADIS PERDU

Deux mômes de treize ans partagent tout, mais se heurtent au regard des autres. Après *Girl*, la nouvelle merveille de **Lukas Dhont**, récompensée du Grand prix du festival de Cannes.

CLOSE
LUKAS DHONT
SORTIE EN SALLES LE 1^{er} NOVEMBRE



Dire l'ineffable, filmer l'invisible, montrer une intimité indicible sans la figer, c'est la prouesse que réalise Lukas Dhont avec son second long-métrage, le merveilleux *Close*.

On y découvre deux garçons de treize ans, Léo et Rémi, qui vont voir leurs liens étroits mis à l'épreuve lors du difficile passage de l'enfance à l'adolescence. À la douceur de l'été, des jeux au milieu des champs et à la tiédeur de la chambre au petit matin, succèdent alors le bitume de la cour de récré, les regards scrutateurs, les jugements définitifs et la dure hiérarchie du collège. Lukas Dhont évoque ainsi avec une grande délicatesse cette épreuve qu'est la fin de l'enfance, cette expulsion du paradis, ce deuil premier et violent, destructeur pour certains. Le monde des garçons se fracture et l'on voit le jardin d'Éden se métamorphoser à mesure que la honte remplace l'innocence.

Le titre anglais *Close*, équivoque, dit finalement bien toutes les facettes du film. *Close* renvoie à une relation simultanément proche et distante, mais aussi à sa fin. C'est tout à la fois l'intensité de ce lien et son terme qui sont conjointement exprimés, comme un chapitre que l'on referme, un souvenir d'enfance que l'on garde. Si le début de l'adolescence est un topos familier, l'envisager d'abord comme la fin de l'enfance l'est peut-être un peu moins. Sans nostalgie, tristesse ou accablement outre mesure, le film aborde la question de cette expiration dans toutes ses nuances. C'est peut-être cela la plus grande réussite du film, son refus systématique à fixer ou expliquer des réalités mouvantes, à mettre des étiquettes ou imposer des jugements à des sentiments définitivement

inexplicables. C'est en effet à de pareils jugements que se heurte le lien de Léo et Rémi. N'appartenant qu'à eux, mettre un mot de l'extérieur sur cette relation revient à l'appauvrir, voire à l'annuler, et c'est cet écueil qu'évite Lukas Dhont tout en le dénonçant. L'adjectif « *close* » ne qualifie ainsi aucun nom, aucun lien, rendant à cette relation toute sa richesse, sa vraisemblance et son intimité.

BEAUTÉ ET ÉMOTION

Récompensé du Grand prix à Cannes, *Close* est porté par des acteurs subtils, dont les performances décuplent l'émotion. Eden Dambrine notamment, qui joue le rôle solaire de Léo, est une véritable révélation, et son naturel porte, emporte le film, soutenu par Emilie Dequeenne, une nouvelle fois admirable. Malgré quelques métaphores un peu faciles et un rythme qui se cherche parfois dans la deuxième partie, Lukas Dhont parvient à nous ouvrir le cœur en nous replongeant dans le paradis (perdu) de l'enfance et les tourments de l'adolescence. C'est sublime, simplement sublime, comme cette course des deux mômes dans un champ, avec des fleurs multicolores qui s'envolent et virevoltent. Vous ne verrez rien de plus beau cette année.

MARC GODIN

LUKAS DHONT

"LA TENDRESSE EST UN CHOIX POLITIQUE"

Révélu par *Girl* en 2018, le réalisateur belge Lukas Dhont a conquis Cannes avec son deuxième long-métrage, *Close*. À travers son regard, cette histoire de l'amitié entre deux gamins, et les bouleversements qu'elle provoque, s'avère totalement queer.

Texte Franck Finance-Madureira
Photographie Yann Morrison
Stylisme Hugo Assensio

L'enfance est un archipel, avec ses codes et ses horizons propres, qu'on peine souvent à discerner une fois atteint l'âge adulte tant ils paraissent distordus, comme des mirages tremblants, à notre œil patiné. Lukas Dhont, lui, semble en avoir gardé l'accès. Pour *Close*, son deuxième long-métrage après *Girl*, en 2018, il retourne à son exploration des affres de l'adolescence en abordant cette fois l'histoire de Léo et Rémi, 13 ans, amis à la ville comme à l'école. Mais le réalisateur belge – flamand – de 31 ans a déjà évolué depuis son premier film, qui traitait de la transidentité adolescente, et dont la violence d'une des scènes avait profondément divisé. Comme le signale dans *Close* l'omniprésence de champs de fleurs fraîches, Dhont, qui prend soin de ne pas étiqueter ses deux gamins protagonistes (signalons au passage le casting parfait d'Eden Dambrine et Gustav De Waele), opte ici pour un parti pris résolument plus doux, qui n'enlève rien à l'acuité de son propos. Le regard reste queer, de même que les thèmes abordés : la naissance des sentiments – est-ce de l'amitié ou bien le début d'un amour? –, la découverte du rejet, l'appropriation de la violence intériorisée, et l'impuissance, parfois, des adultes (interprétation impeccable d'Émilie Dequenne), à détecter et à prévenir l'effondrement d'un monde enfantin...

En sortant du visionnage, on a pensé que les critiques parfois vives qu'on a pu entendre sur le palmarès du Festival de Cannes (*Close* est reparti avec le Grand Prix, ex aequo avec *Des étoiles à midi* de Claire Denis) ont été rudes avec Lukas Dhont, comme si atteindre une telle maîtrise de son art en deux films n'était plus une performance enthousiasmante.

Dans *Close*, ton nouveau film, deux garçons amis se repoussent en grandissant.

Est-ce inspiré de ton enfance?

De blessures ressenties à cette époque?

Petit, j'ai eu quelques amitiés avec des garçons et, avec le temps, j'ai pu avoir peur du regard des autres et repousser ces amis loin de moi. Malgré son jeune

âge, Eden Dambrine, qui joue Léo, le rôle principal du film, est très libre dans son expression, et j'admire cela. Moi, je cherchais à être invisible, parce que je n'avais pas ce courage. L'histoire de *Close* était une façon différente d'aborder la violence. Souvent, on évoque celle que l'on dirige contre quelqu'un, mais là je voulais parler de celle que l'on peut s'infliger à soi-même quand on ne se permet pas de vivre une relation amicale ou amoureuse. Elle est plus complexe. La société est violente avec les minorités, mais, en intériorisant cela, on peut soi-même s'infliger une grande violence.

À côté de cette violence, tu portes un regard tendre sur l'enfance...

La société met en haut tout ce qui est fort et puissant, et en bas ce qui est tendre et doux. Dans *Close*, que les deux garçons soient gays ou pas n'est pas le sujet. C'est un film queer parce que tous les thèmes qu'il évoque le sont, parce qu'il interroge le genre et la masculinité. Le sujet, c'est que dès qu'il y a de la sensualité et de la tendresse entre deux garçons, on a envie de les mettre dans une case. La fragilité y est cassée par la brutalité, comme quand les champs de fleurs sont coupés par les machines. C'est un film qui vient profondément de moi, et dans lequel j'essaie de me connecter avec les spectateurs. La douceur est souvent vue comme peu désirable, pas attirante. C'est ce que je tente de combattre de plus en plus. Dans une société compétitive comme la nôtre, la tendresse est un choix politique.

Je cite souvent la sociologue américaine Niobe Way, qui, pour son livre *Deep Secrets*, a suivi 150 garçons de leurs 13 à leurs 18 ans. Chaque année, elle les a fait parler de leurs émotions, de leur monde intérieur, de leurs rapports entre eux. Au tout début, ils parlent de leurs amitiés comme d'histoires d'amour, avant de prendre, avec le temps, des distances avec ce langage émotionnel. On voit

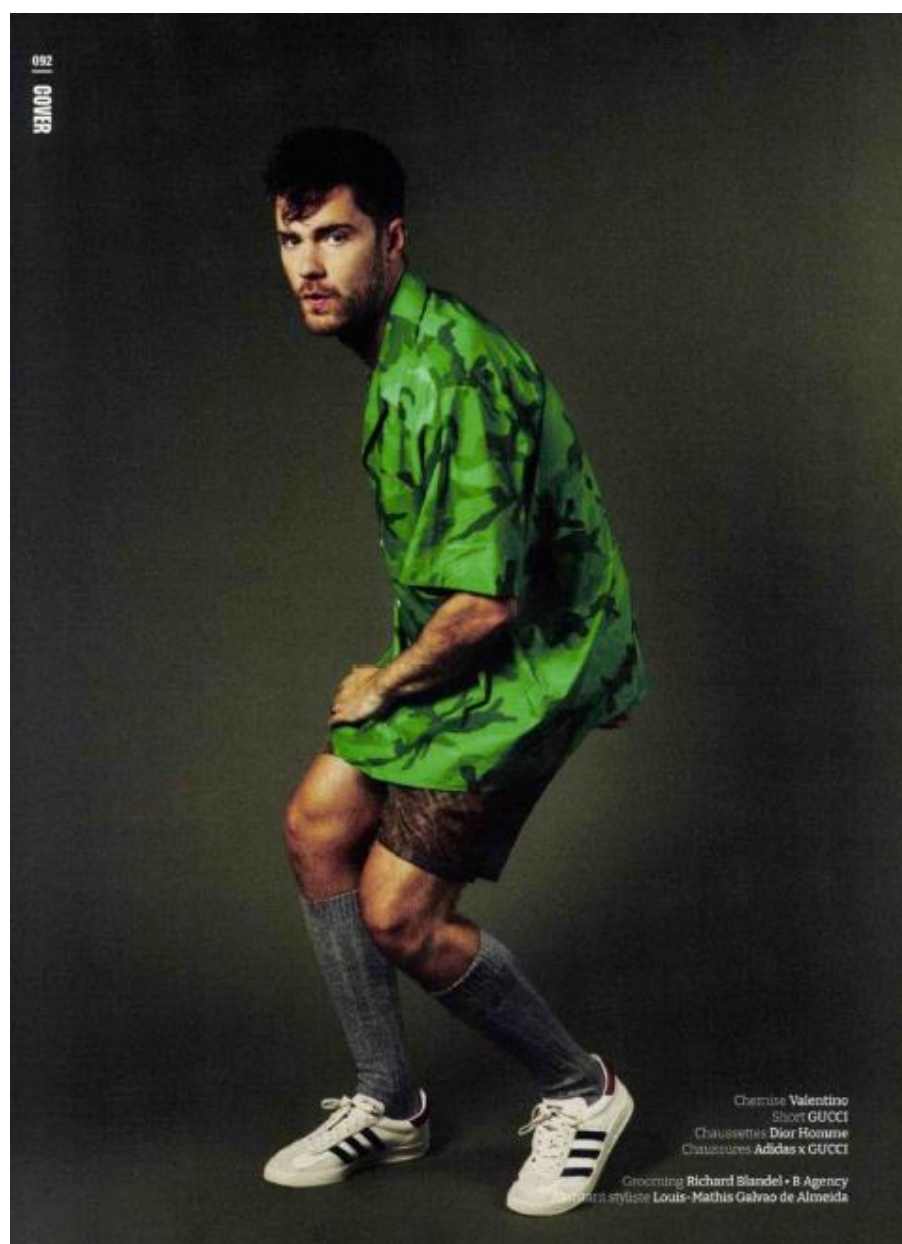
comment l'idée de la masculinité agit et change les comportements.

As-tu l'impression d'avoir connu cette brutalité des rapports sociaux entre garçons?

À l'école primaire, mon rêve était d'être danseur. J'écoutais beaucoup de musique sur mon discman, surtout les Destiny's Child ou Christina Aguilera, et je prenais depuis plusieurs années des cours de R'n'b. Je dansais tout le temps. Pour un spectacle de fin de classe verte, j'ai eu l'audace de me dire que j'allais préparer une chorégraphie sur "Fighter" de Christina Aguilera! J'avais envie de laisser exploser mes émotions par mes mouvements. Pendant ma prestation, j'ai senti une gêne générale : un garçon si libre en train de danser "comme une fille", ça mettait tout le monde dans l'embarras. J'avais déjà subi ce genre de moqueries mais, jusqu'alors, j'avais persévéré. Jusqu'à ce spectacle, où la honte m'a envahi, où quelque chose a craqué en moi. J'ai fui, et suis allé me réfugier dans les douches. Une professeure est venue me voir et m'a dit : "Un jour, tu feras quelque chose avec ça." Sur le moment, je ne comprenais pas bien. Cette honte, je l'ai intériorisée à partir de ce moment-là. Je danse encore, en soirée ou quand je sors, mais je n'ai pas eu la force, à cet âge, de dire : "Je me fous de ce que vous pensez."

Quel rôle le cinéma a-t-il joué dans cette affirmation de soi?

Le cinéma est arrivé à peu près à la même période que ce spectacle de danse. Ma mère était passionnée de cinéma. Quand mes parents se sont séparés, vers mes 5 ans, elle allait souvent voir des films le soir et revenait différente, moins triste, comme si elle avait pris un médicament. L'histoire d'amour de *Titanic* lui a fait beaucoup de bien et l'a aidée dans sa vie. Je voulais, moi aussi, avoir cet impact sur la vie des gens, apporter de l'émotion, de la joie. À 12 ans, peu après ce fameux spectacle, elle m'a offert pour mon anniversaire une caméra dont je me suis servi chaque jour. Je dirigeais ma mère dans la cuisine, à tout moment de la journée, elle devenait folle! Quand j'entends ma voix sur ces cassettes, j'ai l'impression d'entendre un metteur en scène dirigeant ses acteurs. Je tournais quasiment toujours des films d'horreur; il fallait qu'il y ait un monstre, une figure importante du cinéma queer! J'aime les monstres au sens large, les personnes qui sont vues comme des outsiders, comme différentes, qui sont violemment rejetées par la société.



Chemise Valentino
Shorts GUCCI
Chaussettes Dior Homme
Chaussures Adidas x GUCCI
Grooming Richard Blandet • B Agency
Mise en scène Louis-Mathis Galvão de Almeida

Y avait-il des films dans lesquels tu t'es identifié en grandissant ?

Au lycée, le vendredi après-midi, nous allions souvent au cinéma avec ma classe, et un jour nous sommes allés voir *Le Secret de Brokeback Mountain*. Je savais déjà que j'éprouvais du désir pour les garçons. En voyant ce film, j'ai compris que le cinéma, ce n'était pas seulement du grand spectacle qui permettait d'oublier la réalité, mais que cela pouvait aussi montrer des personnages très éloignés de soi, comme des cow-boys américains, avec lesquels je pouvais me sentir totalement connecté. Il m'a beaucoup touché. Lorsque j'ai intégré une école de cinéma, à 18 ans, je n'étais pas prêt à faire un travail authentique, car j'étais encore dans une forme de "performance". J'essayais avant tout de plaire aux autres, d'être comme les autres. Au début, j'ai fait des films très différents de l'univers qui est le mien aujourd'hui. Mais, à 21 ans, après mon coming out auprès de mes parents, j'ai commencé à m'exprimer vraiment, à utiliser ma voix comme je le voulais, et à écrire sur ce qui me touchait.

Tes films abordent d'ailleurs beaucoup cette honte enfantine. Dans *Girl*, une danseuse lutte avec le regard des autres et, dans *Close*, on suit un petit garçon pétri de culpabilité...

Même si je n'étais pas littéralement le personnage central, *Girl* était déjà un projet très intime. Cela parlait aussi de moi, des thèmes qui me sont chers, des relations au corps. On peut raconter de soi en montrant des personnages qui sont différents de nous. Lara, le personnage principal, me ressemblait beaucoup. J'étais en connexion totale avec elle. Le cinéma, c'est pouvoir se mettre dans la peau d'un ou d'une autre pendant une heure trente, sans barrières. Mais il faut que tout le monde, dans cette société, puisse raconter des histoires. Ce fut réservé pendant trop longtemps à une catégorie de personnes à laquelle j'appartiens en tant que mec blanc cisgenre, donc je ferai toujours ce qui est en mon pouvoir pour aider chacun à raconter son histoire.



Lors de sa sortie, *Girl* avait été salué par la presse, mais le choix d'un acteur cis pour jouer une ado trans avait été très critiqué. As-tu entendu ce qui t'était reproché ?

C'était dur, mais ça m'a beaucoup appris. C'est complexe de se remettre en cause ! J'ai rencontré beaucoup de personnes trans très inspirantes qui m'ont exprimé leurs désaccords avec le film, et ça m'a beaucoup apporté. Il y a tellement d'histoires trans différentes et tellement peu de représentation que chaque œuvre prend une importance démesurée. Et je comprends tout à fait cela : moi aussi, ado, j'ai rêvé d'être représenté à l'écran. Aujourd'hui, je suis fier d'appartenir à la communauté LGBTQI+, et il faut toujours privilégier le dialogue entre nous, même quand la colère est légitime. Nous qui connaissons la violence de l'exclusion ne devons pas reproduire cela à l'intérieur même de notre communauté. Sa diversité est belle, et mérite d'être beaucoup plus représentée au cinéma ou à la télévision. Jules Vaughn (jouée par Hunter Schafer) dans la série *Euphoria* est incroyable, tout ce qu'elle incarne est très fort ; cela ouvre des perspectives nouvelles.

Est-ce aussi cette volonté de représentation qui t'inspire comme réalisateur ?

Avec mes films, j'ai envie d'évoquer des choses que je n'ai pas pu ou pas su dire enfant ou adolescent. Après le spectacle de classe verte, j'ai pris conscience de mes comportements, de ma voix, de mes gestes. Que l'on soit queer ou non, il y a cette volonté d'appartenir à un groupe et de se fondre dans la masse. Cela m'a pris beaucoup de temps pour sortir de cette armure que je m'étais créée pendant des années.



Close, de Lukas Dhont. En salles le 1^{er} novembre.